

Henry de Triqueti

(Conflans-sur-Loing, 1803 – Paris, 1874)

Aiguière du Triomphe de Cupidon

Circa 1848

Bronze

36,6 x 13,5 x 17 cm

Fonte au sable de la maison Richard, Eck et Durand

Signé « Triqueti F^{lit} - F^{derie} Eck et Durand » sous la base

Provenance : Exeter (Devon, Angleterre), collection particulière.

Exposition : *Eightieth Exhibition of the Royal Academy*, mai - juillet 1848, Londres, Royal Academy (Cat. N° 1420 : *A small ewer, in bronze – the bas-relief represents children at play*).

Fils d'un baron piémontais qui fut représentant du roi de Sardaigne à Amsterdam, Henry de Triqueti voit le jour le 24 octobre 1803 à Conflans où son père s'était installé à partir de 1787. Alliant une vaste culture classique (et italienne) à un profond sentiment religieux, le jeune homme fait ses premiers pas d'artiste sous l'égide d'Anne-Louis Girodet-Trioson, ami et voisin de la famille, avant d'intégrer l'atelier du peintre Louis Hersent. Dès 1828, Triqueti fait valoir son talent en exposant ses peintures à la galerie Lebrun puis au Salon, où elles trouvent rapidement acquéreur. C'est en définitive vers la sculpture qu'il s'oriente à partir de 1831, année où il expose au Salon un haut-relief en bronze figurant *La mort de Charles le Téméraire*, dont l'influence prégnante du XV^{ème} siècle italien ne laisse pas la presse indifférente. En effet, comme Félicie de Fauveau, Moine ou Feuchère, Triqueti n'a pas suivi le cursus académique et se montre éclectique dans ses goûts, en s'intéressant tout autant à l'art de la Renaissance ou du Moyen-âge qu'à l'art antique. Issu d'un milieu fortuné, il parcourt l'Europe sur ses propres fonds, nourrissant ses réflexions esthétiques à Milan, Venise, Padoue, Florence, mais aussi en Allemagne, en Belgique et à Londres. De par son érudition, le jeune sculpteur archéologue (on disait alors « antiquaire ») bénéficie très tôt d'importantes commandes publiques. Après avoir restauré en 1831 pour le Louvre le grand retable en os et marqueterie provenant de l'abbaye de Poissy, il travaille en 1836 à la restauration de la Sainte-Chapelle sous les ordres de l'architecte Duban. C'est surtout en 1841 que sa renommée devient internationale avec l'inauguration des portes de l'église de la Madeleine, le résultat de sept années de travail acharné où l'artiste se

montre l'égal d'un Ghiberti. Proche des Orléans, il est chargé de réaliser le cénotaphe du prince Ferdinand-Philippe, décédé dans un accident en 1842. Inauguré l'année suivante en grande pompe dans la chapelle Notre-Dame de la Compassion à Paris, c'est sans doute ce monument chargé d'émotion qui est à l'origine de la prestigieuse commande faite à Triqueti près de deux décennies plus tard par la reine Victoria : la décoration de la chapelle du prince Albert au château de Windsor, qui occupe les dix dernières années de sa vie, de 1864 à 1874.

Fondue par la maison Eck et Durand, l'élégante aiguière que nous présentons illustre parfaitement un autre pan très singulier de la production d'Henry de Triqueti. Habile dessinateur, ce dernier expose régulièrement au Salon des objets d'art raffinés dans l'esprit des Renaissants italiens : pommeaux d'épées, coupes, vases, miroirs, candélabres et dagues, qui sont autant de créations uniques dont il garde la pleine propriété. En effet, à l'image des maîtres de la Renaissance, le sculpteur garde ses distances vis-à-vis des maisons d'éditions, la plupart de ses modèles ne sont fondus qu'une seule et unique fois, ce qui en explique encore aujourd'hui la rareté sur le marché. Parmi les amateurs des pièces de Triqueti, Adolphe Thiers, alors ministre de l'Intérieur, fait figure de mécène. Outre la commande en 1833 des décors de la chambre des députés, il fait réaliser par l'artiste plusieurs vases, ainsi qu'une aiguière prônant le thème biblique des « mères israélites », qui est remarquée lors de son exposition au Salon de 1836. Encouragé par ses premiers succès, le sculpteur initie une importante série d'aiguières, que l'on peut rapprocher par



leurs formes élancées, l'importance de leurs décors sculptés et l'ambition de leurs programmes iconographiques. Celle qui nous intéresse ici, exposée par l'artiste à la *Royal Academy* de Londres entre mai et juillet 1848 (Cat. N° 1420), n'échappe pas à la règle. La description qu'en offre le catalogue se contente de décrire assez laconiquement les enfants jouant sur les bas-reliefs de la panse. Son pendant (Cat. N° 1419), aujourd'hui perdu¹, mais dont le musée Girodet conserve le chef-modèle en plâtre (fig. 1), bénéficie quant à lui d'un titre plus érudit : *La mort de Cupidon*. C'est pourtant ce même Cupidon qui figure sur le bas-relief de notre aiguière, mais triomphant cette fois-ci, entouré de *putti*, surmontant une chèvre bachique. Un examen attentif permet en effet de distinguer une flèche dans sa main gauche, l'attribut par excellence de la divinité de l'amour qui sait allumer d'un trait le désir dans les cœurs des hommes et des dieux. Ces deux dernières victimes, Bacchus et Ariane, aisément reconnaissables, ornent en amoureux la partie supérieure. Si elle peut surprendre, la présence d'une œuvre du sculpteur à la *Royal Academy* n'a rien d'étonnant. Il y expose régulièrement depuis 1840 et s'est constitué depuis Paris un important réseau de collectionneurs anglais, parmi lesquels Lord Ellesmere, Lord Cowley, Lady Byron. En outre, son épouse Julia n'est autre que la petite fille du sculpteur Thomas Banks et la fille du révérend Edward Forster, chapelain de l'ambassade d'Angleterre.

L'année 1848 marque un tournant radical dans la vie de l'artiste. Il perd ses commanditaires et amis puisque les Orléans doivent se réfugier outre-manche après la révolution de février. Ironie du sort, alors que cette charmante aiguière dédiée à

l'amour des dieux est exposée à Londres, son auteur se bat sur les barricades lors du soulèvement des journées de juin à Paris. Engagé face aux insurgés en tant qu'officier de la garde nationale de la 2^e Légion, il est grièvement blessé par balle, et c'est au cours de sa longue convalescence d'un an qu'encouragé par son ami Eugène Deveria, il prend la décision de s'orienter vers un christianisme plus mystique. La flèche d'un autre amour avait encore frappé.



Fig. 1 : Aiguière de la Mort de Cupidon, circa 1848, plâtre patiné, Montargis, Musée Girodet.



1- Peu de temps après son exposition à la *Royal Academy*, l'exemplaire en bronze de cette aiguière aurait été gagné à la loterie par une certaine Miss Stone à l'*Art Union* de Londres. Nous remercions Madame Pascale Gardes, attachée de conservation au musée Girodet, d'avoir bien voulu nous communiquer cette information.